

Jean-Félix Milan

DÉBRANCHER LA MACHINE

NOUVELLE

TSEMERY.S.FR

« Ça fait déjà 8 mois que nous le maintenons en vie. » La voix fataliste du médecin n'avait rien de nouveau pour Rose-Marie. Mais ce jour-là, ce discours qu'elle connaissait déjà par cœur l'irritait davantage.

« Ça ne sert à rien de s'acharner sur son corps. Il ne respire pas de lui-même. Ce n'est qu'une machine... »

Rose-Marie n'en revenait pas. Elle regardait l'homme en blouse blanche d'un air totalement incrédule et scandalisé à la fois. Assis derrière son bureau, caché derrière ses lunettes aux montures noires et sa frange de cheveux grisonnants, cet abruti était-il conscient de ce qu'il disait ?

Une machine...

Depuis le jour de l'accident, il n'était pas passé une seule semaine sans qu'elle ne vienne voir son fils à l'hôpital. Elle n'avait jamais eu l'occasion de converser avec lui ou de le voir faire le moindre mouvement. Il était arrivé ici sur une civière, inconscient, immobile. Et depuis huit mois, il était resté dans le lit de cette chambre. Toujours inconscient. Toujours immobile. Des ecchymoses sur son visage. Quelques marques sur ses bras et ses jambes. Mais rien de plus. Pas de cicatrices, pas de sang. Rien. Juste l'inconscience. Une mort cérébrale,

comme ne cessait de le répéter le Docteur Mollet qui s'était occupé de lui à son arrivée.

« Huit mois... finit par dire Rose-Marie à haute voix. Ce n'est rien. »

Le médecin soupira profondément et reposa le crayon qu'il triturait nerveusement depuis l'arrivée de la mère de son patient. On a beau être médecin depuis des dizaines d'années, on ne s'habitue jamais aux horreurs qu'il faut parfois révéler aux familles des patients. Il passa une main dans ses cheveux pour repousser la frange qui lui tombait devant les yeux et se leva lentement en invitant Madame Lefrère à le suivre hors du bureau.

« Venez avec moi. » dit-il simplement.

Rose-Marie se leva à son tour, prit son sac à main et suivit le médecin dans le couloir de l'hôpital. Combien de fois avait-elle arpenté ces locaux depuis le début de l'année ? Elle en était devenue insensible à l'odeur méphitique de produit ménager et de désinfectant qui flottait dans chaque couloir de l'immense bâtiment. Les femmes de ménages, les aides-soignants, les infirmières... Le personnel du service 4B lui était devenu familier. Elle connaissait le prénom de chacun d'entre eux, mais ne leur adressait que rarement la parole. Elle ne

supportait plus le regard plein de pitié que lui offraient tous ces visages qu'elle aurait préféré ne jamais connaître. À part le jeune Mattéo, un infirmier qui s'occupait régulièrement de son fils. Toujours un mot agréable, un sourire malin, ... Mais aucune pitié. Aucune fausse empathie. Peut-être que la ressemblance physique entre le jeune homme et son propre fils n'était pas étrangère à cet élan de sympathie qu'elle éprouvait pour lui : les mêmes cheveux bruns, épais, dont la broussaille désorganisée donnait quelques années de moins au visage fin qu'ils avaient. Des bras musclés, une peau légèrement halée. Un corps mince mais des épaules carrées qui laissaient deviner une activité sportive régulière. Des sourcils d'un noir extrême qui surplombaient des yeux verts intenses... Mais Mattéo n'était pas là aujourd'hui. Le mercredi était son jour de congé, et Rose-Marie savait que ce jour-là, l'infirmier avait prévu d'inviter une amie voir un film au cinéma. Cette pensée la fit légèrement sourire.

« Profitez donc de la vie, lui avait-elle conseillé alors que le jeune homme lui relatait sa dernière conquête amoureuse. Elle est belle, quoi qu'on en dise. »

Rose-Marie sortit de ses pensées lorsque le Docteur Mollet s'arrêta devant la porte de la chambre 314 et l'invita à

entrer. Elle lança un regard inquisiteur au médecin et avança dans la chambre. Rien n'avait changé depuis sa dernière visite. À gauche de la grande porte violette, un fauteuil dans lequel elle avait passé de longues heures, tantôt endormie, tantôt anxieuse. Une petite table juste à côté sur laquelle trônait un ibiscus qu'elle avait apporté plusieurs mois auparavant. Face à elle, une immense baie vitrée. La fenêtre entrouverte laisser entrer un léger courant d'air estival un peu en avance sur la saison. Et au milieu de la pièce, le lit. Celui de son fils. Machinalement, elle s'avança et posa une main douce sur le front du jeune homme. Son visage avait légèrement maigri au fil des derniers mois mais, à part ce détail, il était toujours le charmant garçon sur lequel elle avait veillé durant vingt-quatre ans.

Le Docteur Mollet prit soin de refermer la porte derrière lui et attendit quelques secondes avant de prendre la parole.

« Vous devez nous comprendre, Madame Lefrère, dit le médecin d'une voix mal assurée. Je suis parfaitement conscient qu'il s'agit de votre enfant...

– Mon seul enfant. » rectifia Rose-Marie.

Le ton de Rose-Marie dissimulait mal la colère qui gouvernait son discernement et sa raison. Mais elle souhaitait

avant tout mettre le médecin mal à l'aise. Le déstabiliser. Le faire culpabiliser. Elle saisit la main de son garçon et la serra dans la sienne avec un sourire pincé.

« Je suis parfaitement conscient qu'il s'agit de votre seul enfant, se reprit le Docteur Mollet. Mais vous devez admettre qu'il ne reviendra jamais à la vie...

– Nous avons déjà eu cette conversation, Docteur. Je vous signale que la personne dont vous parlez se trouve dans la même pièce que nous. Un peu plus de correction de votre part serait la bienvenue ! Vous voyez le moniteur, là ? Il indique que cet homme est en vie, qu'il respire.

– Il indique que nos machines maintiennent artificiellement son corps en activité ! Cela fait déjà huit mois que nous le maintenons en vie, il n'a quasiment aucune chance de se réveiller un jour !

– Quasiment ?! Ça veut dire qu'il y a quand même un espoir ! Huit mois, ce n'est rien... »

Le docteur Mollet soupira profondément. Ce qu'il n'osait pas dire à la mère de son patient, c'était qu'il avait besoin de cette chambre pour un autre malade qui avait davantage de chance de s'en sortir que son fils.

« Ça veut dire qu'il y a quand même un espoir ! »

La voix de sa mère était apparue très distinctement dans l'esprit de Laurent. Il arrivait, parfois, à surprendre quelques paroles qu'elle pouvait prononcer, quelques brides de mots que ses visiteurs lui adressaient. Mais, la plupart du temps, il restait complètement sourd au monde réel. Son esprit flottait quelque part, dans un monde de limbes grisâtres fait de solitude et de fatalité. Son corps... Cela faisait bien longtemps qu'il ne le sentait plus. Il aurait aimé ouvrir un œil, faire un signe de la tête, bouger un doigt, juste pour faire comprendre à sa mère et au médecin qu'il les entendait, qu'il était là. Mais que représentait ce « là » ? Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Il n'avait aucune sensation. Pas de froid, pas de chaleur, pas de peur, ... Seulement le vide, le néant. Les rares fois où il pouvait revoir le monde réel, c'était en rêve. Il lui arrivait de rêver de son corps, courant sur l'asphalte pour rattraper un groupe d'amis, boire un verre avec ses amis, toucher le corps d'une fille ... Mais ce n'était que des images imprimées dans son cerveau. En aucun cas cela ne lui permettait de retrouver des sensations perdues depuis l'accident.

Mais quel accident ?

Le jeune homme n'en avait aucun souvenir. Il avait seulement entendu des voix extérieures en parler.

« Il est inconscient depuis l'accident. Notre vie à complètement changé depuis l'accident. On n'est jamais préparé à ce genre d'accident. »

Mais quel accident, bordel ?! Ses derniers souvenirs étaient vagues. Il se souvenait que c'était l'hiver. Non pas à cause du froid ou de la neige, mais parce qu'il se rappelait clairement avoir enfilé des boots rembourrés et un blouson épais. C'est fou le nombre d'événements qu'on oublie quand on pense aux choses insignifiantes qui restent dans notre mémoire. Là où il se trouvait, Laurent n'avait aucune notion du temps qui passe. L'espace-temps semblait être déformé au point de ne plus exister, comme si son tissu en était déchiré. Il savait toutefois qu'il était là depuis longtemps, car sa mère avait parlé du printemps, puis de l'été. On parle toujours de la météo quand on n'a plus rien à dire. C'était ce qu'elle faisait avec lui. C'était toujours une conversation. Les autres, l'équipe médicale qui le prenait en charge, ne lui parlait même plus de la pluie et du beau temps. Quant à ses amis, les autres membres de sa famille, il ne parvenait pas à les ressentir. Peut-être ne venaient-ils jamais le voir ? Il ne s'en plaignait pas. Là

où son esprit se trouvait, les souvenirs s'entrechoquaient, se brouillaient, ... Même de sa mère, il était incapable de visualiser le visage. Il ne restait plus d'elle que sa voix. Jusqu'au jour où elle aussi cesserait de lui rendre visite. Et alors tout serait noir.

Cet état de flottement dans lequel il était plongé lui avait toutefois apporté un instant de bonheur incommensurable. Privé de tout ressenti, privé de tous ses sens, Laurent avait perçu, dans les tréfonds de la pénombre qui l'enveloppait une source de réconfort incroyable, qui faisait écho à la voix de sa mère. En qualité de fils unique, il avait toujours été proche de ses parents. Mais jamais, pas une seule fois en vingt-quatre ans, il n'avait perçu l'amour que sa mère lui portait. La première fois qu'il avait entendu sa voix parmi le néant, il avait ressenti toute la détresse, la pression, l'amour, le désespoir, ... Tous les sentiments qui transformaient la voix de sa maman lorsqu'elle s'adressait à lui. Il était aimé. Et ce sentiment chaud l'avait enveloppé dans des draps d'une douceur infinie. Et, même si le souvenir de sa mère s'étiolait petit à petit, celui de ce moment de grâce restait un présent inchangé qui ne s'effritait à aucun instant.

Rose-Marie sortit de l'hôpital avec un léger sentiment de malaise. Elle avait beau refuser catégoriquement la proposition du Docteur Mollet, elle n'était pas certaine que son choix fût le meilleur pour Laurent. Mais elle n'était pas prête à le voir disparaître.

Elle leva la tête en direction du ciel. Une brise légère lui caressa le visage, comme pour la reconforter. Les rues de la ville étaient particulièrement animées ce mercredi-là. Les élèves qui n'avaient pas cours s'étaient organisés depuis longtemps pour pouvoir profiter de la grande vogue qui s'installait sur la Place des Émeraudes, chaque année à la même date. Quant à ceux qui avaient cours, ils s'arrangeaient généralement pour oublier de s'y rendre ce jour-là. Rose-Marie sourit. Plusieurs années de suite, elle avait reçu un courrier de l'établissement scolaire de son fils pour lui notifier l'absence injustifiée de celui-ci le jour de la vogue.

Elle avança dans la rue et sortit une liste de courses de son sac à main. Sa belle-sœur devait venir dîner le soir-même, et il lui fallait encore préparer le repas. Malgré l'accident, elle était parvenue à garder un semblant de vie normale, intégrant ce malheur dans sa vie comme presque n'importe quel autre événement. Ce n'était pas le cas de son mari. Philippe avait

d'abord cessé de travailler pendant plusieurs semaines avant de reprendre le travail, sous les menaces de son patron. Puis il avait rompu de nombreux liens sociaux. Il ne répondait plus au téléphone, il ne sortait plus avec leurs amis, trouvait toujours une excuse pour ne pas assister aux dîners festifs... C'était pourquoi Rose-Marie faisait venir des amis ou de la famille chez eux régulièrement. Mais ce qui était le plus douloureux pour elle, c'était le refus de Philippe d'aller rendre visite à leur fils.

« Je ne peux pas, lui avait-il dit. Aller le voir allongé, inconscient, ça serait comme le voir mort. J'en suis incapable... »

Rose-Marie jeta un rapide coup d'œil sur le cadran de sa montre et se mit en marche.

Un rêve. Il savait très bien qu'il était en train de rêver. Dans la réalité, il ne pouvait rien voir, rien ressentir. Il n'avait pas de corps pour cela.

Son esprit semblait flotter au-dessus de la ville. La ville, comme il s'en souvenait, avant l'accident. Curieusement, il se souvenait de la moindre rue, du moindre bâtiment... alors qu'il était incapable de se remémorer le visage de ses proches. Là-

bas, la rue de Guéteau. Et là-bas, la Place des Émeraudes. Une femme traversait la place, un sac à main gris à l'épaule. Des cheveux bruns avec quelques reflets châains. Sa mère. Laurent aurait voulu se rapprocher, voir ses traits, la reconnaître... Mais son esprit restait loin au-dessus d'elle, et il ne savait pas comment redescendre pour la voir de plus près. Elle semblait un peu pressée, comme si elle devait se rendre à un rendez-vous important.

Attends-moi !

Il aurait voulu le lui dire, le lui crier. Mais sans bouche pour parler, impossible.

Attends-moi ! Attends-moi !

Elle marchait de plus en plus vite. À cette allure, il allait la perdre de vue, et se retrouver à nouveau seul dans les ténèbres. Sa mère s'engagea dans la Rue des Ritournelles. Laurent vit sa mère s'arrêter devant un immeuble. Elle regarda au ciel, si bien qu'il crut un instant qu'elle le regardait lui. Mais non. Rose-Marie cherchait une fenêtre du regard, comme si elle espérait y voir quelqu'un. Quand soudain, Laurent vit l'asphalte se déchirer sous les pieds de sa mère ! Une immense fissure apparut au milieu du trottoir. Elle n'eut pas le temps de s'enfuir. Une main décharnée sortit des entrailles de la Terre

et la saisit violemment à la gorge avant de l'entraîner avec elle dans le gouffre. Laurent eut envie d'hurler... Puis tout redevient noir.

Rose-Marie s'arrêta devant le numéro 12 de la Rue des Ritournelles. C'était une des rues les plus prisées du centre-ville, avec son allure printanière en toute saison. Chaque fenêtre d'appartement avait été fleurie dans le cadre d'un grand concours organisé par la commune et les arbres en fleurs récemment taillés donnaient une impression de propreté incomparable aux autres rues du quartier. Cela faisait déjà quelques mois qu'elle hésitait à venir ici et, tandis qu'elle cherchait une fenêtre du regard, elle hésitait encore à repartir sans regarder derrière elle. Mais ses jambes refusaient de faire demi-tour. Comme pour se donner du courage, elle prit une grande inspiration et souffla profondément avant de s'avancer vers l'immeuble. Elle trouva immédiatement le nom qu'elle cherchait sur l'interphone et appuya sur le bouton d'un doigt encore hésitant. Une sonnerie brève se fit entendre, puis, immédiatement, une voix qu'elle n'avait plus entendue depuis longtemps :

« Oui ?

– C'est Rose-Marie.

– C'est ouvert ! Cinquième étage ! »

La porte de l'immeuble se débloqua aussitôt et Rose-Marie entra. L'intérieur du bâtiment semblait aussi bien entretenu que l'extérieur. Une agréable odeur florale embaumait le hall décoré de vastes jardinières. Elle appuya sur le bouton de l'ascenseur qui s'ouvrit aussitôt. Tandis que les portes métalliques se refermaient, elle s'observa longuement dans le miroir. Son petit ensemble rouge mettait en valeur ses jambes longues et parfaitement galbées, avantage dont elle savait toujours tirer parti. Son teint paraissait beaucoup plus blafard qu'il ne l'était sous l'hideuse lumière du néon blanc, lui donnant presque un air maladif.

Premier étage.

Deuxième étage. Rose-Marie repensa à ce qui l'avait conduit jusqu'à cet immeuble aujourd'hui. Tout avait commencé quelques mois auparavant. Depuis que le dentiste qui l'avait embauché comme secrétaire avait réduit son nombre d'heures de travail, elle avait mis son temps libre à profit pour découvrir les joies de l'informatique. Elle avait commencé par prendre des cours au Centre Social situé juste en face de chez elle et avait très vite compris l'utilisation

incroyable qu'elle pouvait faire d'internet. En peu de temps, elle avait appris à faire elle-même ses commandes d'électroménager sur les sites de hard discount, à télécharger de la musique sur les plateformes numériques, ... Mais sa plus grande découverte fut Facebook. Comme tout le monde, elle avait déjà entendu parler de ce phénomène du web, mais elle avait toujours considéré qu'une femme de quarante-cinq ans n'avait rien à faire sur ce genre de réseaux sociaux. Et pourtant... En quelques semaines, Facebook lui avait permis de retrouver de nombreux amis d'école qu'elle avait perdus de vue, d'anciens collègues, de prendre de leur nouvelles, découvrir la vie de famille de certains d'entre eux... Parmi toutes ces retrouvailles, une avait suscité un sentiment bien particulier en elle : Fabrice Lenka. Son tout premier amour. Il était entré en contact avec elle depuis plusieurs semaines, mais Rose-Marie avait toujours refusé de le revoir jusqu'à présent. Une décision qu'elle avait prise avant tout par respect pour son mari. Puis, quelques jours plus tôt, elle avait finalement accepté de venir boire un café chez son ancien ami. Après tout, les années avaient bien passées. Elle avait besoin de réconfort, et Fabrice était probablement la personne qui la connaissait le mieux.

L'esprit de Laurent se réveilla en proie à une panique intense. Le rêve qu'il venait de faire lui avait paru tellement réel... Un pressentiment étrange le saisit immédiatement : sa mère était en danger. Jamais le garçon n'avait cru aux rêves prémonitoires et tout ce qui touchait de près ou de loin aux croyances superstitieuses. Mais c'était un fait qui s'imposait à lui comme une évidence : sa mère était en danger.

Troisième étage. Le cœur de Rose-Marie tambourinait encore un peu plus fort dans sa poitrine. Plus que deux étages la séparaient de Fabrice. Elle se demandait si son ancien ami était aussi excité qu'elle à l'idée de la revoir après toutes ces années. Combien cela faisait déjà ? Vingt-sept ans ? Vingt-huit ? Peut-être même un peu plus... Durant leurs fréquentes conversations sur Internet, jamais ils n'avaient évoqué les circonstances de leur séparation. C'était juste avant que Rose-Marie ne rencontre Philippe. Malgré la relation très fusionnelle qu'elle entretenait avec Fabrice, jamais ils n'avaient vécu ensemble. La jeune fille tout juste majeure, était alors terrorisée à l'idée de s'engager pleinement dans une vie de couple, malgré l'insistance de Fabrice. L'homme avait pourtant

tout pour plaire. Légèrement plus âgé qu'elle, il avait une situation très stable en tant que cadre dans une agence bancaire. Toujours bien habillé, avec un sens inné de la mode, il arborait souvent un sourire en coin aussi timide et avenant que son regard bleu foncé. C'était le premier homme que Rose-Marie avait présenté à ses parents. Le premier avec qui elle avait partagé son intimité. Leur relation avait duré plus de quatre ans. Rien à voir avec les petits flirts d'adolescent que la jeune fille avait connus jusque-là. Leur séparation avait dévasté Rose-Marie pendant des mois. Fabrice avait fini par quitter la ville et ne plus donner aucune nouvelle... Jusqu'à ce qu'ils se retrouvent virtuellement sur Facebook et que l'homme lui apprenne qu'il était revenu vivre à quelques kilomètres de chez elle.

RoseMarie dit : ça fait longtemps que tu es revenu ici ?

Fab69 dit : quelques semaines. Je pensais pas que tu étais restée là toutes ces années. Tu prévoyais de partir au Canada la dernière fois qu'on s'est vu.

RoseMarie dit : oui mais Philippe n'a jamais voulu quitter le pays. Alors je suis restée là.

Elle avait écrit cela sans amertume aucune. Mais elle avait souri au souvenir de cette conversation qu'elle avait eu

avec Fabrice vingt ans plus tôt. C'était vrai qu'elle avait toujours rêvé de rejoindre sa cousine la plus proche qui vivait à Montréal avec toute sa petite famille. Mais sa propre vie de couple et l'arrivée de Laurent avaient décidé les choses autrement.

Il devait agir. Il devait agir !

L'esprit de Laurent se débattait pour reprendre possession de son corps, mais en vain. Il aurait voulu crier, juste crier, pour que quelqu'un l'entende et puisse protéger sa mère du danger qui la guette.

Le jeune homme perçut une présence dans sa chambre d'hôpital. Probablement un membre de l'équipe médicale qui venait faire son relevé quotidien. Si seulement il pouvait lui faire un signe, ne serait-ce qu'un battement de cil... Mais peine perdue. Son esprit ne parvenait pas à réhabiter son corps. Il fallait qu'il fasse quelque chose. Il fallait qu'il agisse. Maintenant. Il ne pouvait pas laisser sa mère courir de risques. Il ne pouvait pas la laisser en danger. Même s'il ignorait de quel danger il s'agissait.

Cinquième étage. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent lentement sur un couloir lumineux. Rose-Marie, repoussa une mèche de ses cheveux bruns, prit une dernière inspiration et fit un pas en avant. Mais elle n'eut pas le temps de passer les portes de l'ascenseur que celles-ci se refermèrent brusquement, la faisant sursauter de surprise. Le néon blafard au-dessus d'elle se mit à grésiller un instant, menaçant de s'éteindre et de la plonger dans l'obscurité.

Moi qui suis claustro, je n'ai aucune envie de me retrouver coincée ici !

À peine cette pensée lui eut-elle traversé l'esprit que la lumière revint pleinement et que les portes s'ouvrirent. Sans un regard en arrière, elle sortit prestement de l'ascenseur.

Comment avait-il fait ? Comment était-il parvenu à... ? Un court instant, juste un court instant... Il s'était retrouvé dans cet ascenseur, avec sa mère. Il avait pu la voir se recoiffer dans le miroir. Puis, par la force de sa volonté, motivé par la panique, il avait réussi à l'empêcher de sortir... Un court instant.

Tandis qu'elle sortait de l'ascenseur, Laurent la suivit dans le couloir, prêt à intervenir dès que le besoin s'en ferait ressentir.

Lenka. Le nom de famille de Fabrice était inscrit sur une plaque toute neuve collée sur la porte. Rose-Marie tendit le bras pour appuyer sur le bouton de la sonnette. Une, deux, trois, quatre, dix, quinze secondes... Elle suspectait Fabrice de faire exprès de ne pas venir lui ouvrir tout de suite. Il n'y avait aucun bruit de pas perceptible dans l'appartement. Rose-Marie était convaincue que son ami se trouvait juste derrière la porte. Elle sonna une seconde fois, attendit encore un petit instant, puis le son d'un verrou qu'on ouvre se fit entendre. Son cœur battait fort dans sa poitrine. La porte s'ouvrit. Ses joues s'enflammèrent.

Un mètre quatre-vingt, des épaules carrées et un corps athlétique mis en valeur dans un tee-shirt bleu légèrement moulant. Des yeux bleus pétillants, un sourire naturel avenant. Des cheveux blonds mi-longs dont quelques mèches retombaient négligemment sur le front. Un jean clair troué au niveau du genou gauche et des Bensimon blanches assorties à

la montre Ice Watch qu'il portait au poignet. On était très loin de Philippe et son look de quarantenaire vieux avant son âge.

Il fallut que Fabrice lui dise « bonjour » pour sortir Rose-Marie de son investigation visuelle. Elle ne s'était même pas rendu compte qu'elle l'observait dans les moindres détails et rougit de s'être laissée surprendre.

« Bonjour. » répondit-elle avec un sourire qu'elle ne pouvait plus dissimuler.

Une bise plus tard, la porte se refermait derrière elle.

L'appartement de Fabrice était beaucoup moins lumineux qu'elle ne s'y attendait, sans doute à cause des volets mi-clos. L'espace était assez épuré. Les cartons empilés près d'un petit guéridon laissait penser que Fabrice n'avait pas encore totalement emménagé.

L'homme invita Rose-Marie à s'asseoir dans le canapé violet qui meublait la pièce et vint la rejoindre quelques secondes plus tard avec une tasse de café dans chaque main.

Laurent avait beau fouiller sa mémoire, il était incapable de mettre un nom sur le visage de cet homme à qui sa mère venait rendre visite. L'avait-il seulement déjà rencontré ? Ou faisait-il parti de tous ses souvenirs effacés par le temps passé

dans le monde de l'inconscience ? Un mauvais pressentiment envahissait son esprit. Alors qu'il ne se souvenait pas de ses amis ou de sa famille, il était convaincu d'avoir déjà rencontré cette personne quelque part.

Sa mère ne semblait pas se méfier une seule seconde de cet individu. De toute évidence, elle le connaissait très bien. Laurent ne comprenait pas les mots qu'ils échangeaient sur ce canapé, mais il ne semblait pas y avoir la moindre animosité entre eux.

Restons tout de même sur nos gardes...

Rose-Marie posa sa tasse sur la petite table basse en verre. C'était le deuxième café qu'elle buvait et l'heure affichée sur le lecteur DVD en face d'elle lui faisait remarquer qu'elle était avec Fabrice depuis un long moment déjà. L'homme avait réussi à la mettre à l'aise très rapidement. Rose-Marie avait évité d'aborder le sujet de son fils, mais elle laissa échapper une phrase qui faisait comprendre qu'elle sortait tout juste de l'hôpital.

« Ça ne doit pas être évident de vivre avec ça sans personne qui te soutient... fit Fabrice en posant sa propre tasse sur la table.

– Je ne suis pas complètement seul, heureusement. Il y a Philippe.

– Mais tu m’as dit toi-même qu’il était en dépression et qu’il ne t’aidait pas beaucoup...

– C’est vrai qu’il refuse de sortir de la maison. Il refuse même de venir voir son fils à l’hôpital. Mais entre nous, ça se passe bien. En même temps, il faut le comprendre. Ça a été tellement violent. Tellement soudain...

– Ce genre d’accident arrive malheureusement tous les jours. »

Rose-Marie fronça les sourcils. Elle n’avait jamais dit à son ami de quel genre d’accident il s’agissait. Elle trouvait quelque peu irrespectueux de balancer une phrase passe-partout sur un thème aussi grave.

« Tu veux boire autre chose ? demanda-t-il.

– Non, ça ira. Je ne vais pas tarder à rentrer, je crois. »
répondit Rose-Marie, un peu gênée.

Elle se trouvait idiote de prendre à cœur une simple remarque qui se voulait gentille et réconfortante.

« Même pas un thé ? Un jus de fruit ?

– Non, non. Rien, merci. C’est gentil. Il va bientôt falloir que j’aie faire quelques courses pour mon diner de ce soir.

– Tu arrives quand même à mener une vie normale ?

– Il le faut bien... Ce n'est pas parce que mon fils est allongé dans un lit d'hôpital dans un état de mort cérébrale que je dois m'arrêter de vivre également... »

Elle s'arrêta net à la fin de sa phrase. Mort cérébrale. C'était la première fois qu'elle prononçait ces deux mots. Mort cérébrale. Elle réprima un sanglot. Mort cérébrale. Le simple fait d'avoir utilisé cette expression lui donnait l'impression d'avoir tué son enfant. D'avoir accepté sa mort. De s'être résignée à le laisser partir...

« Tu dois être en colère, non ? demanda Fabrice. Tu dois le ressentir au quotidien. Toute cette rage, d'avoir perdu un enfant. »

Rose-Marie ne répondit pas.

« Toute cette haine envers les conducteurs des voitures qui ont tué ton fils. Lui, il traversait tout simplement la rue en rentrant d'une soirée... »

Rose-Marie resta interdite.

« Je ne t'ai jamais dit qu'il s'agissait d'un accident de ce genre... dit-elle.

– Si. Tu l'as mentionné dans nos conversations, sur internet.

– Je t’ai dit qu’il était à l’hôpital à cause d’un accident. Je ne t’ai jamais dit qu’une voiture était impliquée dans cette histoire... »

Une voiture. L’esprit de Laurent se retrouva propulsé dans son propre passé. Il se revoyait sortant d’un bar avec ses amis. Il faisait nuit. C’était l’hiver. Il faisait froid. Il était seul dans la rue qui menait jusque chez lui. Un petit quartier résidentiel un peu en dehors du centre-ville.

« Hé, dis-moi, t’aurais pas une clope sur toi ? »

Un homme d’une quarantaine d’année l’avait interpellé.

« Si bien-sûr. »

Laurent avait fouillé ses poches à la recherche d’une cigarette et d’un briquet. Puis il avait entendu les crissements des pneus d’une voiture qui déboulait à toute allure, suivit de près par une deuxième. Deux groupes de jeunes qui faisaient une course sur la route légèrement humide. Puis il avait eu un choc. On l’avait poussé dans le dos. Il s’était retrouvé au beau milieu de la route, entre les deux phrases d’une des voitures. Puis plus rien.

Laurent se souvenait à présent où il avait déjà vu l’homme qui parlait avec sa mère. C’était le même homme qui

lui avait demandé une cigarette huit mois plus tôt. C'était l'homme qui l'avait poussé sous les roues de cette voiture folle. C'était l'homme qui avait tenté de le tuer...

« On finit toujours par payer ses crimes, Rose-Marie. »

La voix de Fabrice résonnait dans la tête de Rose-Marie. Elle n'était pas menaçante. Ce qu'elle y percevait était beaucoup plus malsain. Plus pernicieux. Il y avait de la jubilation, presque du plaisir dans ses mots.

« Comment sais-tu ce qui s'est passé ? »

Rose-Marie se leva du canapé et recula lentement. Son premier réflexe fut d'évaluer la distance qui se trouvait entre elle et la porte d'entrée. Malheureusement, si la distance à franchir n'était pas immense, Fabrice lui faisait obstacle.

« Disons que j'ai assisté à la scène, répondit l'homme en se levant à son tour.

– Je ne comprends pas.

– La rue de Guéteau. Un jeudi soir. Il y a huit mois. J'ai croisé un charmant jeune homme qui rentrait seul chez lui. Cela faisait plusieurs jours déjà que je le suivais. Mais c'était la première fois que j'entrais en contact avec lui.

– Tu l'as tué... ?

– Une voiture l’a renversée. C’était un accident.
L’enquête de police est formelle sur le sujet.

– Tu l’as tué... ?

– Ce n’était pas prévu dans mes plans. L’occasion s’est présentée, et je trouvais idiot de ne pas la saisir. Il faisait nuit, les jeunes qui conduisaient la voiture s’amusaient trop pour faire attention à moi. Personne ne sait que j’étais là.

– Tu l’as tué ? » répéta Rose-Marie pour la troisième fois.

Le sourire de Fabrice, tout à l’heure si charmant, était devenu un rictus beaucoup plus inquiétant.

« Et toi, Rose-Marie, dit-il en faisant un pas dans sa direction. Tu n’as jamais tué personne peut-être ?

– Mais tu déliras complètement ?! Qu’est-ce que tu racontes ?

– C’est bien toi qui as tué mon enfant, je me trompe ? »

Rose-Marie sentait son sang battre à ses tempes. Elle savait parfaitement à quoi faisait référence l’homme qui lui faisait face. Il mentionnait un secret vieux de plus de vingt ans qu’elle avait fini par oublier depuis longtemps.

« Tu as surement oublié, dit Fabrice, faisant écho à ses pensées. Mais pas moi. Tu m’as arraché le seul enfant que j’aurais pu avoir !

– J’avais dix-neuf ans ! Je n’étais pas prête à avoir d’enfant !

– Alors tu l’as tué !

– L’avortement n’est pas un meurtre !

– Tu m’as privé de l’amour d’un enfant. Tu as tué ma chair et mon sang... »

Le flux des paroles de l’homme devenait un peu plus saccadé au fur et à mesure qu’il parlait. Ses lèvres formaient une grimace située entre le rire, le mépris et la tristesse.

« Je sais ce que c’est que de vivre avec un être cher qui te manque. Pour toi, ça n’a pas d’importance. Cet enfant qu’on devait avoir ensemble, tu as fini par l’avoir avec quelqu’un d’autre. C’est tellement injuste ! »

La situation allait devenir incontrôlable. Si la perception visuelle de Laurent était devenue presque inexistante, il était par contre en mesure de ressentir les émotions qui flottaient dans la pièce. L’homme qui parlait était animé par la haine et la jalousie. Sa mère, en dépit de sa voix calme et assurée, était

totalemment paniquée. Laurent devait agir. Il fallait qu'il la protège. Il fallait qu'il protège cette mère comme elle le protégeait de ce médecin qui n'attendait que son accord pour débrancher la machine qui lui servait à survivre. Il lui suffisait de se concentrer de la même manière qu'il l'avait fait quelques heures plus tôt dans l'ascenseur. Se concentrer, réunir ses pensées sur un point précis. Les focaliser sur une émotion. Sur l'amour qu'il portait à sa maman.

Rose-Marie fit un pas un avant pour se rapprocher de la porte. Elle aurait voulu que Fabrice s'écarte légèrement pour lui faire comprendre qu'il n'allait pas s'en prendre à elle, mais l'immobilité de l'homme affirmait clairement sa position dominante.

« Je vais sortir d'ici, dit-elle d'une voix moins assurée qu'elle ne l'aurait souhaitée.

– Je ne t'empêche pas d'essayer. »

Une menace.

Rose-Marie fit un pas de plus. Puis un autre. Puis un autre. Traçant un cercle le plus large possible autour de Fabrice jusqu'à la porte d'entrée. Mais dès qu'elle fut à sa hauteur,

l'homme la saisit violemment par le bras et l'envoya sur le canapé.

« Tu restes là, connasse !

– S'il te plait, Fabrice ! Laisse-moi partir, je ne dirai rien à personne, je te le jure !

– Dire quoi ? Je suis complètement innocent dans la disparition de ton fils. Il n'est même pas officiellement mort !

– Pourquoi m'avoir fait venir jusqu'ici ? Me prendre mon enfant, ça n'était pas suffisant ?

– Non, ça n'était pas suffisant. Je voulais voir ton regard. Je voulais te voir souffrir. Je voulais être sûr que tu morflés autant que moi lorsque tu as tué notre gosse !

– Je n'ai tué personne ! »

Une gifle magistrale ponctua sa phrase, lui arrachant un cri. Fabrice la dominait de toute sa hauteur. Elle n'avait aucun moyen de lui échapper.

« Regarde-moi, Rose-Marie ! Tu entends ?! Regarde-moi ! »

L'homme hurlait en lui maintenant fermement la tête. En proie à la panique, Marie-Rose sentait des larmes accompagner ses sanglots. La main de Fabrice s'abattit une nouvelle fois sur son visage, lui arrachant un nouveau cri

quand, tout à coup, l'homme s'écarta d'elle et roula sur le sol. Rose-Marie ne comprenait pas ce qui se passait. C'était comme si une main invisible avait saisi son agresseur pour l'envoyer à terre.

Fabrice tenta de se relever, mais il fut à nouveau projeté sur le parquet et sa tête heurta la table en verre. Sans chercher à comprendre ce qui était en train de se passer, Rose-Marie prit son sac à main sur le canapé et courut vers la porte d'entrée. En réalisant qu'elle n'était pas fermée à clé, elle comprit que Fabrice n'avait prémédité aucune intention violente en la faisant venir ici... à l'origine. Sans un regard en arrière, sans prendre le temps de fermer la porte, elle dévala l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée et sortit dans la rue en pleurant.

Laurent maintenait fermement l'homme au sol. Celui-ci ne comprenait pas ce qui se passait. Il tentait vainement de se débattre contre l'esprit du garçon. Laurent hésita un instant à le relâcher. Mais il avait trop peur qu'il revienne hanter la vie de sa mère. Quelqu'un qui a attendu plus de vingt pour se venger ne s'en tiendrait pas à un échec.

Il se concentra encore une fois. Il sentait l'esprit de Fabrice, quelque part. Son propre esprit pouvait presque le sonder. Une dernière concentration... Rupture d'anévrisme. S'en était fini pour Fabrice.

« Il a l'air si paisible... » fit remarquer Rose-Marie en prenant la main de son fils.

Elle avait réussi à convaincre son mari de venir dire au revoir à Laurent. Philippe s'avança vers le corps inanimé et posa ses lèvres sur le front du garçon.

« Je t'aime. »

Jamais il ne lui avait prononcé ces mots. Et aujourd'hui qu'il osait enfin les dire, Laurent ne pouvait plus les entendre.

Le Docteur Mollet posa une main sur l'épaule de Rose-Marie.

« Vous avez pris la bonne décision. » dit-il d'une voix rassurante.

Des larmes coulèrent sur le visage de cette maman qui acceptait enfin la disparition de son enfant. Mattéo, le jeune infirmier, était là, avec eux. Et lorsque le médecin lui fit signe, il appuya sur une combinaison de boutons, et débrancha la machine.

Mon roman LA BOUTIQUE est
disponible en cliquant ici :
[https://tsemerys.fr/ecriture-
laboutique.php](https://tsemerys.fr/ecriture-laboutique.php)